

Les bottes de Cendrillon : (1)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 10

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177988>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

quelques séances du grand conseil et par conséquent quelques mille francs n'aient été consacrés pour en découvrir le vrai sens et l'étymologie.

Le canton l'a échappé belle! mais le mot a été conservé avec raison; on n'aurait su en trouver un autre, et s'il n'eût pas existé, on aurait dû l'inventer.

D'anciens titulaires lui trouvaient du ridicule. Je ne sais; s'ils le disent, il faut les en croire; mais à qui la faute?

Après tout, s'en tenant à l'étymologie, ne faut-il pas être bien exigeant pour ne pas vouloir d'un titre employé pour les interrègnes, pour la banque de France, un terme venant de *regere*, conduire, diriger, et qui a donné naissance à celui de *roi*? un titre qui, dans l'enseignement, dans les temps de vraie science et de modestie, a été porté par des gens sachant à fond le latin, le grec, l'hébreu, les mathématiques, et qui n'ont jamais songé à s'en offusquer. Il est vrai qu'alors il n'était pas question de cette belle nomenclature d'objets d'enseignement que, dans ce temps, on connaissait, qu'aujourd'hui on est censé savoir, bien moins encore de perquisitions dans les boulangeries, d'investigations sur la fabrique du pain de munition, ni d'en prendre des fragments pour en amuser les assemblées délibérantes.

Si ce terme a pris aujourd'hui un certain parfum, c'est grâce à quelques titulaires passés ou présents, mais eux seuls en portent le poids. Quoiqu'il en soit, il se justifie bien mieux que celui d'instituteur, dont la racine signifie *fonder, instituer, établir*, ce qui n'est pas proprement le cas du régent. Ainsi, à moins d'adopter le titre de *maître d'école*, dont on n'a pas voulu, ou celui de *professeur*, qu'on prendrait volontiers avec l'augmentation de paie, il faut s'en tenir au mot de *regent*, français, très-français et fait *exprès*?

Agriculture.

Une variété chinoise de luzerne. — La luzerne chinoise, connue sous le nom de *moù-siù*, a pénétré dans la Russie, où l'on commence à la cultiver sur une grande échelle; des échantillons de graine viennent d'être introduits en France, et l'on va expérimenter cette culture.

Dans toutes les contrées de steppes dépendantes de la Chine, surtout de Dzoungarie, et dans le Tourkistan, le *moù-siù* est une des branches les plus importantes de la culture de la ferme et l'élément le plus puissant de la prospérité, cette plante remplaçant complètement, pour la nourriture des animaux, les *graines* et la paille des céréales.

On sème le *moù-siù* au commencement du printemps ou en automne, une fois la récolte des derniers blés achevée. Cependant l'ensemencement en automne est préférable, parce que la plante s'enracine plus profondément, talle mieux. Plus le sol est glaiseux, plus le *moù-siù* donne de produit, et presque tous les terrains

lui conviennent. Il redoute les trop grandes sécheresses, que les Chinois préviennent en irrigant.

Dès la seconde année, le *moù-siù* lève en touffes épaisses au printemps, et après avoir fourni deux coupes, en mai et en juillet, il offre en septembre un excellent pâturage pour les bestiaux.

La luzerne chinoise forme ainsi une prairie abondante, qui peut durer dix à douze ans. Sur un sol médiocre, en Dzoungarie, on récolte ordinairement (mesures réduites) sur cent perches, dix quintaux de foin sec.

Théâtre.

Chaque jour on se plaint de l'absence d'un théâtre, chaque jour on constate combien la ville de Lausanne offre peu de récréations. Eh bien, voici une petite diversion apportée à la monotonie de nos longues soirées d'hiver. M. Durand, directeur de la troupe dramatique de la Chaux-de-Fonds, vient d'arriver ici avec l'intention de nous donner quelques représentations. Cette troupe a débuté mercredi devant une salle comble, du sein de laquelle sont partis de nombreux applaudissements. Le *Gamin de Paris*, cette excellente comédie de Scribe, a été jouée très consciencieusement, avec beaucoup d'assurance et d'entrain, malgré l'absence de l'orchestre qui n'avait pu être organisé pour cette soirée. M. Durand s'est acquitté de son rôle long et fatigant en acteur vraiment distingué. Madame Angèle, travestie en gamin de Paris, a joué avec une souplesse, une verve qui ont sans cesse animé la scène et entretenu la gaieté dans l'auditoire.

Un tel début doit être encouragé, et nous espérons que le public lausannois s'empressera de faire à la troupe de M. Durand l'accueil qu'elle mérite.

LES BOTTES DE CENDRILLON

(1)

Il venait d'éclater un de ces orages que juillet couve sous son ciel de feu. J'étais accablé, brisé, anéanti.

— Au diable le travail, m'écriai-je, les intérêts et les soucis!

Je pris mon chapeau, ma canne, et je descendis mes cinq étages, sans savoir de quel côté j'allais diriger ma paresse et ma flânerie.

Je me dirigeai vers Montmartre.

A chaque pas c'était un drame; une comédie à chaque pas.

Ici, quelque mendiant que l'orage n'avait pas chassé de sa borne; toujours il tendait sa main suppliante, et la pluie seule la remplissait de son aumône humide. — Sur ce trottoir, la moue chagrine d'une jeune fille, surprise à l'heure où elle se rendait au bal: l'orage a détruit l'espoir du plaisir de la soirée, l'orage a chiffonné les plis de sa robe d'indienne qu'elle avait elle-même repassée le matin dans sa chambrette! — Puis le vent tourbillonne, les parapluies se retournent en forme d'entonnoirs, les ruisseaux grossissent. Il y a là des enfants qui barbotent pieds nus dans ces fleuves d'une heure. — Les voitures se croisent avec rapidité, en faisant jaillir sous le fer de leurs roues des jets d'eau au lieu d'étincelles de feu. — Parfois, au sommet d'un omnibus, se dresse la fatale pancarte de tôle, où quelque Atalante

haletante et désappointée lit avec stupeur ce mot terrible : Complet ! Paris a, les jours d'orage, une physionomie multiple, originale, et ce jour-là Paris me donnait cent spectacles divers, cent impressions délicieuses et inconnues.

Enfin j'arrivai près de la barrière Pigale.

Ce quartier est vraiment étrange : c'est un mélange de maisons en ruines et de constructions inachevées. Il a des côtés de rues entièrement bâtis, et de larges champs nus et stériles, où la poussière de mollons semble être la seule végétation possible. Parfois le terrain est creusé par des fondations presque oubliées, caves béantes dont l'orage avait fait ce jour-là des étangs. Enfin, au milieu de ce bouleversement, de ce Pompeï moitié refait, fleurissaient çà et là des villas étonnées de ce singulier voisinage, des maisons sculptées à jour, comme le Gaillon de François I^{er}.

J'étais arrêté devant un de ces palais modernes, qui feront un jour une Florence neuve de notre vieux Paris, et je contemplais aussi absorbé, aussi songeur que maître Gringoire, les arabesques d'un balcon léger et transparent comme une dentelle de Malines, lorsqu'en me retournant je vis, juste en face, une mesure éventrée qui me sembla faire la grimace à sa fière et coquette voisine. Bien plus, il y avait, adossé à la mesure inclinée, une échoppe en planches lézardées et vermoulues, et dans cette échoppe un savetier qui chantait.

C'était le bruit de sa chanson qui venait de me faire retourner.

J'avais encore devant les yeux l'aspect charmant de la maison d'en face, et pourtant je me mis à regarder, avec un sourire à la Sterne, la mesure, l'échoppe et le savetier.

Les deux premières étaient ce que sont leurs pareilles. Mais le savetier !... Quel bon et jovial savetier !... Il avait le visage presque noir, l'œil doux et riant, les dents blanches et brillantes. Ses cheveux gris et touffus frisaient, sur son crâne au front bas, en mille boucles capricieuses et bizarres. Les manches de sa chemise, d'une propreté extraordinaire, étaient retroussées au-dessus du coude, et laissaient voir ses mains brunes et couvertes de poix, ses bras nerveux et dont le poil fauve empêchait de distinguer la chair. Tout cela lui donnait un peu l'air des singes de Decamps. Mais non, c'est un homme, un vieillard alerte, un savetier enfin à la gaieté verte et laborieuse, qui me rappela le joyeux compère du bonhomme Lafontaine.

La pluie cessait. Le travailleur ôta ses lunettes, consulta le ciel, se leva, et disparut un instant dans l'ombre du fond de son échoppe. Quant à moi, je ne sais quelle vague curiosité me tenait arrêté, mais je le regardais faire. Bientôt mon homme reparut, tenant à la main quelque chose de brillant, qu'il frottait avec un soin tout particulier. Je fis un geste de surprise, c'était une paire de bottes vernies ! Une paire de bottes vernies dans cette échoppe enfumée, c'était une précieuse du faubourg Saint-Germain au milieu d'une taverne des halles. — Le vieillard sortit son corps voûté de la boutique, et suspendit la paire de bottes à un clou fiché dans la toiture de bois.

Elles étaient donc là devant mes yeux ; je ne sais quel instinct secret me forçait à les examiner. Et puis mon étonnement redoublait à chaque seconde. Les bottes étaient d'une petitesse miraculeuse, d'une élégance ! Elles auraient dansé dans la babouche du roi Popocambou ; elles auraient chaussé sans peine l'exquise pantoufle de Cendrillon. Mes regards ébahis, intrigués, curieux, se promenaient de la tige au pied, du pied à la tige ! La tige était une branche de corail ; le pied eût terni l'éclat d'une perle de jais. Le poing se serait à peine logé dans l'étroit orifice ; la cheville avait le diamètre d'un col d'oiseau. Rien de fier, de coquet comme le talon ! il eût fait trébucher l'admirable Lauzun lui-même sur les sables de Trianon. Rien de hardi, de cambré, de busqué comme ce coup-de-pied, dont la mesure semblait prise sur Vénus au sortir de la mer. La semelle n'eût pas caché une feuille d'hémérocale. Et la pointe donc !... ni ronde, ni pointue, ni carrée.... Non, un contour inconnu, aristocratique, merveilleux !... Une lame de dague, un bec de cygne, une tête de couleuvre verte !... L'ensemble avait je ne sais quoi de gracieux, de minaudier, de fripon. A coup sûr, ces bottes étaient un caprice,

une fantaisie, une impossibilité ; car l'orteil d'un homme s'y serait trouvé mal à l'aise ; car jamais pied mignon de jeune fille, jamais pied rose d'enfant n'aurait pu les chausser !

Mais comment ces bottes étaient-elles là, balancées par tous les vents de la rue, à l'auvent criard d'une échoppe ? Voilà ce que me demandait ma curieuse impatience. Le savetier était indigne de posséder ce trésor. Pouvait-il apprécier ce chef-d'œuvre de la nature ?... C'était incroyable ?...

Et cela était cependant.

Pour la seconde fois, je vis le bras s'allonger et suspendre une pancarte au-dessous des tiges de maroquin rouge.

D'un regard, je lus ces mots écrits en gros caractères :

« Aux bottes vernies de Cendrillon !... »

(La suite au prochain numéro).

Les dernières expériences de M. L. Dufour, professeur à l'Académie de Lausanne, sur le phénomène de la vaporisation de l'eau, ont été répétées à Paris le 19 janvier dernier, devant le nombreux public de l'Association scientifique. Elles ont admirablement réussi, sous l'habile direction de M. Boutan, qui en a fait ressortir les conséquences importantes pour l'étude des propriétés si nombreuses de la vapeur et de leurs applications à l'industrie.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que le principal ouvrage d'un auteur vaudois dès longtemps connu, madame de Montolieu, va de nouveau être offert au public.

Les *Châteaux suisses*, dont la dernière édition est épuisée depuis bien des années, vont enfin être réimprimés.

Nous ne doutons pas que la réapparition d'un livre aussi remarquable par la fraîcheur du style qu'intéressant par son caractère national, ne soit généralement bien accueillie. Quant à nous, nous ne saurions qu'approuver et encourager cette publication, entreprise par M. Samuel Blanc, éditeur, à Lausanne, et lui souhaiter le succès qu'elle mérite. Nous verrons donc avec plaisir nos lecteurs souscrire à cet ouvrage.

Accusé de réception

M. U. O., à Givrins, reçu 4 fr. — M. Edmond D., à Neuchâtel, reçu 4 fr.

Pour la rédaction : L. MONNET.

GRANDE SALLE DU CASINO.

La troupe de la **Chaux-de-Fonds** donnera

Dimanche, à 7 $\frac{1}{4}$ heures du soir.

LE BOURREAU DES CRANES

comédie vaudeville.

EN CHINE

opérette bouffe.

TAMBOUR BATTANT.

vaudeville.

Prix des places : premières 3 fr., secondes 2 fr., troisièmes 1 fr.